

chapitre, l'index en fin de volume. Une conclusion des éditeurs aurait été bienvenue, mais cet ouvrage ne peut évidemment suffire à épuiser la question de la construction par les auteurs athéniens d'une cité fantasmée et essentialisée. Il permet néanmoins de revoir et d'actualiser plusieurs points essentiels du débat en un seul volume et constitue à ce titre une contribution décisive dans la déconstruction toujours en cours du « mirage spartiate ».

Adrien DELAHAYE

Boris CHRUBASIK & Daniel KING (Ed.), *Hellenism and the Local Communities of the Eastern Mediterranean. 400 BCE-250 CE*. Oxford, Oxford University Press, 2017. 1 vol. relié, 21,6 x 13,5 cm, 256 p., 6 fig. n./b. Prix : 60 £. ISBN 978-0-19-880566-3.

Issu de la conférence internationale *Dialogues between Greece and the East* organisée en septembre 2013 à l'Université d'Exeter, cet ouvrage collectif est le résultat du travail de huit auteurs (et de nombreux autres collaborateurs) qui se sont proposé d'étudier les interactions entre la culture grecque et les communautés locales de la Méditerranée orientale et du Moyen-Orient à l'époque hellénistique. Dans la première contribution, « Hellenism? An Introduction », les éditeurs Boris Chrubasik et Daniel King remettent en question les concepts modernes réducteurs d'« Hellenism » et « Hellenization » pour caractériser les processus d'adoption, d'adaptation et d'interprétation de formes culturelles grecques par des communautés locales. Ils s'interrogent en particulier sur la validité de la division temporelle de l'« Hellenistic period » et sur la pertinence de l'appellation. Si l'on considère que celle-ci désigne une ère d'intensification et d'accélération des contacts des communautés non grecques avec la culture grecque, et si l'on tient compte, outre des événements politiques, de l'histoire culturelle des régions concernées, alors la période « hellénistique » devrait s'étendre du début du IV^e s. av. J.-C. (dès la chute de l'Empire perse) au milieu du III^e s. ap. J.-C. (car l'intégration se poursuit sous l'Empire romain) ; cette définition justifie l'étendue chronologique de l'ouvrage. Si les auteurs inscrivent ce dernier dans la lignée de *Hellenism in the East* (A. Kuhrt & S. Sherwin-White, 1987), avec un rejet de la position helléno-centriste et une attention particulière accordée aux pratiques locales, qui se sont maintenues malgré l'arrivée d'éléments grecs, ils tiennent à recentrer la discussion sur l'intégration de la culture grecque, thématique délaissée au profit d'études sur les facettes indigènes. Malgré la diversité des approches et des régions discutées, au nombre de quatre (Asie Mineure, Levant, Égypte et Mésopotamie), l'ouvrage trouve son unité dans le questionnement qui lie chaque chapitre : comment et pourquoi les communautés locales du monde oriental se sont-elles approprié des formes culturelles grecques (langue, modes de vie, religion, sciences, art) ? Suivent huit contributions articulées autour de trois thèmes interconnectés et rédigées par divers spécialistes de la période hellénistique (historiens, philosophes, classiques, assyriologues, papyrologues). Le premier thème est celui des formes locales de *polis* et comprend trois contributions. Afin d'identifier les moteurs de l'hellénisation en Asie Mineure, Stephen Mitchell (Berlin) enquête sur l'impact de l'arrivée de la culture grecque et sur son intégration au niveau local entre 400 et 250 av. J.-C. Étudiant successivement la Lycie, la Carie et la Lydie, il défend l'idée que l'adaptabilité de la *polis* et son caractère autonome ont encouragé les sociétés

indigènes à l'adopter pour marquer leur indépendance politique face à l'autorité perse. Comparant les processus locaux d'hellénisation des cités de Tadmor-Palmyre et de Doura-Europos en Syrie, Ted Kaizer (Durham) observe que les deux, pourtant géographiquement proches, ont connu des « trajectoires de l'hellénisme » différentes avec un impact significatif à l'époque romaine : si Doura-Europos perd de son passé hellénistique pour retrouver un caractère parthe plus affirmé, la cité de Tadmor-Palmyre se développe culturellement et socialement en *polis* gréco-romaine monumentale. Philippe Clancier (Paris) s'intéresse à l'apparition à Babylone d'une nouvelle institution de type grec, les *politai/pulitê*, au début du II^e s. av. J.-C., et à la relation entre ceux-ci et le groupe traditionnellement en charge de la cité, « the Babylonians », dans le contexte plus large du processus de poliadisation de la ville. À la lumière des publications des *Astronomical Diaries* (1988) et des *Babylonian Chronicles of the Hellenistic Period* (2006), il propose une nouvelle interprétation de l'organisation politique et sociale de Babylone. Le second thème, qui concerne l'impact politique et social de la culture grecque, est traité dans trois contributions. Boris Chrubasik (Toronto) étudie les raisons qui poussent, d'une part la dynastie des satrapes Hécatomnides de Carie, de l'autre l'élite juive des « Hellenizers » de la Judée pré-maccabéenne, à vouloir « devenir grecques » et à mettre l'emphase sur cet aspect dans leurs discours locaux. Cette « hellénisation », qui s'inscrit dans le cadre des relations entre les détenteurs du pouvoir local, leur communauté et le pouvoir central, est un outil politique de différenciation et d'autopromotion servant un but interne : stabiliser une position de pouvoir face à la rivalité d'autres élites locales. Johannes Haubold (Durham) se penche sur l'image royale d'Antiochos III à travers les traditions narratives grecque, romaine et babylonienne. En comparant les perspectives babylonienne et grecque de la perception de la royauté, il dégage des aspects du discours impérial communs aux deux traditions et prouve par là l'existence d'une vision du monde séleucide partagée. Spécialiste des associations privées d'Égypte ptolémaïque, Mario C. D. Paganini (Berlin) s'interroge sur la division moderne qui les classe entre associations grecques et associations égyptiennes. Après avoir éprouvé cette classification au contact des sources anciennes, il conclut qu'elle est artificielle et que les associations privées de l'Égypte ptolémaïque, plutôt que d'être strictement « grecques » ou « égyptiennes », pouvaient tirer leurs caractéristiques des deux traditions, sans qu'il y ait toutefois de fusion parfaite entre celles-ci. Enfin, le troisième thème, qui englobe les deux dernières contributions, porte sur la place des formes culturelles grecques dans la littérature, les sciences et les arts en Égypte. Myrto Hatzimichali (Cambridge) s'intéresse au dialogue interculturel entre la tradition littéraire grecque et la pensée juive en Égypte ptolémaïque au travers de la *Lettre d'Aristée*. Elle se focalise sur deux niveaux d'échanges : le rapport au savoir oral dans le cadre d'une scène sympotique et la relation à l'écriture dans celui de l'érudition littéraire et de la critique textuelle alexandrines. Enfin, Daniel King (Exeter) enquête sur l'interaction entre les traditions médicales grecques et égyptiennes à Tebtynis aux I^{er} et II^e s. ap. J.-C. Via l'analyse de textes médicaux, d'une part des traités théoriques, d'autre part des documents pharmaceutiques, il conclut à la présence d'idées et de pratiques médicales grecques à Tebtynis, ainsi qu'à la diversité des formes employées (de la médecine rationnelle aux pratiques érotiques, magiques et religieuses), à l'inter-section entre les deux traditions. L'ouvrage ne possède pas de conclusion propre, mais

l'introduction, en traçant un fil rouge entre les différentes contributions, pallie en partie ce manque. Le livre est complété, en début d'ouvrage, par une liste des cartes, des images et du tableau, une liste des abréviations utilisées pour les *corpora* et travaux de référence, une brève présentation de chaque auteur et, en fin d'ouvrage, par une riche bibliographie compilée et un bref index général, mêlant noms propres et thèmes en langue anglaise et termes antiques translittérés. Fort d'approches multidisciplinaires, *Hellenism and the Local Communities of the Eastern Mediterranean. 400 BCE-250 CE* est à la hauteur de ses ambitions : en plus des apports individuels de chaque contribution, il offre de « new methodological insights into the larger questions of cultural exchange » (p. 11). L'intérêt de l'ouvrage réside en effet aussi dans la transposabilité de son questionnement et de ses réflexions méthodologiques à l'étude d'autres interactions, régions et périodes (par exemple, l'influence romaine à partir de la fin du II^e s. av. J.-C.). Par ses qualités indéniables, ce volume ne manquera pas d'intéresser un large public de chercheurs, spécialistes ou non. Laëtitia DOLNE

Pierre-Louis GATIER, Julien ALIQUOT & Lévon NORDIGUIAN (Ed.), *Sources de l'histoire de Tyr. II. Textes et images de l'Antiquité au Moyen Âge*. Beyrouth, Presses de l'Université Saint-Joseph, Presses de l'Ifpo, 2017. 1 vol., 221 p. Prix : 20 \$. ISBN 978-614-8019-28-9 ; 978-2-35159-733-0.

Ce volume fait suite à un premier recueil de *Sources de l'histoire de Tyr* paru en 2011, dont il constitue un prolongement pour l'Antiquité et le Moyen Âge. Textes littéraires, inscriptions, objets, images sont soigneusement présentés et interprétés dans onze sections portant sur un document, un ensemble ou une catégorie de documents, ou un auteur, six concernant l'Antiquité, cinq le Moyen Âge. Les limites chronologiques retenues sont celles qui vont de 332 av. J.-C., date du siège de Tyr par Alexandre, à 1291 ap. J.-C., date de la capture de la ville franque par les Mamelouks, suivie par sa destruction et son abandon durant plusieurs siècles. Ce sont donc seize siècles d'histoire politique, économique, sociale, religieuse et culturelle qui sont éclairés par la sélection documentaire retenue. Les historiens du Proche-Orient antique et médiéval seront reconnaissants aux éditeurs de mettre à leur disposition des sources connues, méconnues ou inédites afin d'enrichir notre connaissance de la grande métropole que fut Tyr. Julien Aliquot (p. 17-29) revient, avec le savoir-faire épigraphique que tout le monde connaît et apprécie, sur une inscription de Delphes recelant une lettre adressée par les Tyriens aux Delphiens, entre 142/1 et 126/5 av. J.-C. Il précise à la fois les circonstances de sa découverte, les interprétations dont elle a fait l'objet et s'efforce d'éclairer les circonstances et les arguments qui ont fondé l'appel à une parenté unissant les deux peuples. Le recours à Europe et Minos, donc à la Crète, comme passerelle entre Delphes et Tyr est une explication possible, qui demanderait cependant à être étayée par quelque indice dans le texte de l'inscription. Le parallèle avec un décret analogue provenant de Téos, en Asie Mineure, orienterait aussi, selon J. Aliquot, en direction de Minos, mais on se souviendra que Téos est aussi la cité de Dionysos, le petit-fils de Cadmos. Le même Julien Aliquot revisite aussi la dédicace fragmentaire bilingue (grec et latin) témoignant de l'offrande par Lepcis Magna d'une statue représentant la cité à Tyr, sa métropole à la toute fin du II^e